

Revue de l'Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Education
www.la-recherche-en-education.org

N° 2 (2009), pp. 79-97

**ENFANTS DE LA RUE A KINSHASA ET LE LIEN FAMILIAL :
RUPTURE DE FAÇADE OU AFFECTIVE D'AVEC
LEURS FAMILLES D'ORIGINE ?**

*Florentin Azia Dimbu*ⁱ
Université Pédagogique Nationale

Résumé

Cet article examine le genre de rapports que les enfants de la rue entretiennent encore avec leurs familles d'origine. Il s'attèle à montrer que les enfants de la rue, du moins ceux de notre échantillon, n'ont pas affectivement rompu avec leurs familles. Car, fondamentalement, la majorité lui est restée attachée, la rupture n'étant que de façade.

Mots clés : enfants de la rue, rupture, affectivité.

Introduction

Kinshasa, ville tentaculaire est, depuis la deuxième République (ⁱⁱ), dépouillée de ses monuments historiques. A leur place, ce sont les "chegues"(ⁱⁱⁱ) qui étalent leurs angoisses. Une situation qui interpelle plus d'une conscience.

Le fait d'être soustrait du toit parental pour investir la rue devrait avoir une incidence sur leur structure de personnalité. Dès lors, nous pouvons nous poser quelques questions. Dans quelle mesure la vie de la rue modifie-t-elle significativement la structure de personnalité de l'enfant au niveau affectif ? Quelle peut être la profondeur de la rupture ? Cette rupture d'avec la famille est-elle de façade ou affective ? Pouvons-nous alors fonder espoir, un jour, de réussir leur réunification familiale ? Telles sont les quelques interrogations qui vont orienter notre quête.

Tout bien considéré, ce travail porte sur la structure de personnalité des enfants de la rue. Mais cette dernière reste un concept polysémique. En tant que telle, nous sommes dans l'impossibilité d'explorer tous les aspects de la personnalité. Seule sa dimension affectivité nous intéresse. Tour à tour, nous allons présenter l'échantillon de travail, les instruments de collecte et de traitement des données ainsi que les résultats qui sanctionnent cette étude.

1. Repères méthodologiques

Le souci de vérifier l'hypothèse passe entre autres par la définition de la population et l'extraction d'un échantillon. Sur les treize mille huit-cent-soixante-dix-sept enfants de la rue (EDR) que compte la ville de Kinshasa, nous avons échantillonné occasionnellement deux cent soixante-seize sujets, de 4 à 18 ans, dont cent quatre-vingt-douze garçons et quatre-vingt-quatre filles, tous du milieu fermé.

Le dessin de famille a servi de support de projection dans notre effort d'inventorier la structure de personnalité des EDR. Dans le cas présent, "projection" est prise dans le sens dynamique de *"organisation, construction d'un dessin, son dessin, selon ses désirs, ses tendances inconscientes"* (F. Azia, 2002 : 29). Ainsi, pour comprendre le message du dessin il faut l'interpréter.

"A ce titre, le dessin constitue, d'une certaine manière, une épreuve projective puisqu'il reflète la "vision" de l'enfant. Le terme projection revêt donc ici un sens très général. L'enfant se projette dans le dessin, parce que nous pouvons, en regardant celui-ci, donner de l'enfant un certain portrait psychologique" (D. Widlöcher, 1965 : 113). En d'autres termes, l'exploration de la personnalité par le dessin ne vise pas l'examen des aptitudes des enquêtés au dessin. Il est pris non pas comme test, mais comme travail de laboratoire.

Des principes directeurs ci-après justifient le choix du dessin comme technique d'exploration :

1° Le dessin est reconnu comme un moyen de projection de la personnalité, particulièrement pour le sujet qui dessine. Il structure, organise, transforme l'espace selon ses désirs, tendances. De ce fait, *« le dessin par sa nature et sa fonction constitue un champ d'expression de l'inconscient assez privilégié »* (D. Widlöcher, 1965 : 17).

2° Pour celui qui n'est pas artiste de métier, le dessin ne vise pas l'esthétique mais exprime le monde, les objets tels que le sujet les crée à travers la perception qu'il en a, c'est-à-dire les choses ou le monde tels qu'il les perçoit et les ressent (perçoit : intelligence ; et ressent : affectivité).

En même temps qu'il les perçoit et les ressent, le sujet s'y projette. C'est ce qui amena Marie-Claire Debieux à dire qu' *"à travers le dessin, l'enfant nous donne sa vision du monde, la façon dont, avec tout son être, il le perçoit et l'exprime. Cet "acte perceptif" projeté nous permet en quelque sorte de définir les traits de l'enfant, résultat de sa constitution psychologique et de son expérience vécue"* (1968 : 45).

3° Il est aussi une thérapie. En effet, un enfant qui dessine un personnage qu'il juge menaçant, par exemple, déverse sur lui son agressivité en appuyant fort le crayon, notamment. De cette façon, il s'en débarrasse.

Plusieurs variantes de dessin de famille existent : dessine une famille ; dessine ta famille ; dessine toi et ta famille ; dessine une famille et ta famille.

Le choix a porté sur la première alternative, à savoir "dessine une famille". L'enfant est convié à dessiner une famille idéale souhaitée (^{iv}). Cette façon de faire *"favorise la projection des*

fantasmes, permet plus à l'enfant de s'affranchir des censures" (M.-C. Debiegne, 1968 : 76). En plus, ce dessin d'une famille imaginaire permet d'explorer avec plus de précision les sentiments qu'il projette sur elle.

C'est une épreuve qui permet de saisir la personnalité des enfants à travers les images parentales résultant des expériences psychologiques vécues entre les parents et les enfants. Il va ainsi éclairer sur le genre des relations qu'entretiennent les enfants avec autrui : parents, frères, sœurs, camarades, etc.

Le lingala a servi de véhicule de communication avec les enfants.

Une semaine après l'épreuve, chaque sujet d'enquête était invité à commenter ses productions. Par une approche empirique basée sur notre expérience personnelle – de plus de dix ans comme opérateur social – nous sommes arrivé à interpréter l'ensemble des travaux réalisés par ces enfants. Cette approche a tenu compte du dessin, du dessinateur et du contexte social.

Par interprétation, il s'est agi de dégager le sens caché ou obscur de l'image, en le traduisant dans un langage compréhensible.

Parlant de l'interprétation du dessin, Charles Koch insiste pour dire qu' « *avec le dessin seul, une projection totale de la personnalité demeure invraisemblable. Les résultats permettent rarement d'établir un portrait complet de la personnalité, mais ils fournissent de précieuses indications. L'épreuve ne prend toute sa valeur que si on la conjugue avec d'autres procédés de diagnostic. Les résultats qu'elle fournit sont précieux, non seulement à eux-mêmes, mais parce qu'ils aident à interpréter ceux qu'on obtient à l'aide d'autres méthodes... C'est en cela que, précisément, outre sa propre valeur, il constitue un précieux instrument de diagnostic : il permet, en un temps relativement court, d'obtenir un matériel d'expression qui corrobore les résultats acquis par d'autres moyens d'investigation ; lesquels à leur tour, lui rendent le même service* » (1964 : 13).

Ceci veut simplement dire que l'interprétation du dessin est censée se faire de façon configurationnelle, raison pour laquelle les éléments recueillis du dessin ont été confrontés à ceux fournis par d'autres techniques de diagnostic psychologique, à savoir : l'observation, l'entretien et le questionnaire.

C'est dans ce cas notamment que ces enfants ont fait l'objet d'observations (occasionnelle et participante) pendant le sommeil, au réveil et pendant les travaux domestiques, les repas, les loisirs, la répétition de la matière, la passation des épreuves et même pendant les trois premiers mois consacrés à la familiarisation. Cette observation a aussi concerné leur milieu d'origine, de divagation et/ou leurs foyers d'hébergement. Pour compléter le tableau, leurs éducateurs et le personnel commis à leurs services ont aussi fait l'objet de nos observations.

Les entretiens ont porté entre autres sur leur identification et aussi sur les dessins réalisés. Chaque sujet étant convié à commenter ses propres dessins, avant qu'à son tour l'examineur fasse l'interprétation de son récit ou mieux de son interprétation.

Afin de mieux scruter la personnalité des sujets d'enquête, nous nous sommes entretenu plusieurs fois non seulement avec eux, mais aussi avec ceux qui les connaissent ou les côtoient. C'est le cas notamment de leurs parents, de voisins et de membres de l'équipe éducative.

En dehors du questionnaire relatif à l'identification des sujets, nous en avons élaboré un deuxième en rapport avec la famille comme on va le constater par la suite.

Deux principales techniques ont servi pour le traitement systématique des données: l'analyse de contenu et le calcul de pourcentage.

L'analyse de contenu a facilité le dépouillement des questions ouvertes, en l'occurrence celles en rapport avec le questionnaire de la famille. Elle a consisté à lier les réactions à la question en vue de les catégoriser.

2. L'apport du dessin de famille

La question posée à ce niveau est formulée de la manière suivante : "*Dessinez une famille*".

Tous les enquêtés n'ont pas réagi de la même façon ainsi que le signale le tableau 1.

2.1. Réactions des sujets au dessin de famille

Tableau 1: Réactions au dessin de famille

Réactions	f	%
Famille	136	49,28
Famille et autre chose	97	35,14
Autre chose	38	13,77
Sans réaction	5	1,81
Total	276	100

Une bonne partie de l'échantillon (49,28%) a répondu correctement à la question posée en dessinant une famille. Les autres y ont réagi soit en débordant (35,14%), soit par le refus exprimé par la réalisation d'autre chose que la famille (13,77%) ou par la remise d'un papier vierge (1,81%). Ici, comme pour la plupart de nos tableaux, il n'y a aucune communauté de pensée. Les répondants sont simplement divisés.

Mais quel sens donner à ce débordement et à ce refus ? Le débordement s'expliquerait par l'impossibilité des sujets de se maîtriser ou le fait des individus vivant dans l'indiscipline. Quant au refus, on suppose que la tâche leur a semblé difficile ou impossible à cause de son impact affectif sur le sujet ou encore ils n'ont pas supporté la personnalité du chercheur-examineur.

Les objets associés à la famille sont premièrement des maisons, suivi des biens matériels *ex aequo* avec ceux qualifiés de divers. Parmi les biens matériels, il y a des effets comme véhicule,

télévision, mallette, chaise, radio, mobile, vélo, etc. Le divers est constitué des armes, poissons, oiseaux, arbres, fleur, soleil et montagne...

Un accent particulier est mis sur les maisons et une certaine aisance matérielle. N'est-ce pas là leur propre situation qu'ils étalent ? Une chose est cependant vraie : ces enfants sont réellement des « *enfants sans toit* » – pour utiliser une expression courante –, dépourvus du minimum vital.

Le débordement apparaît aussi comme signe d'enrichissement du dessin de famille, ainsi qu'on peut le constater au travers de leurs récits témoignages qui en constituent des légendes. Une famille pour ces enfants, ce qui est normal, ne peut se concevoir en dehors d'un toit décent et d'un certain standing. De même, ce débordement pourrait aussi relever des cas de caractère autonome, indépendant et entreprenant.

2.2. *Quelques récits-témoignages en rapport avec le débordement*

- C'est normal qu'une famille ait une maison ;
- C'est un poulailler ;
- C'est la voiture de papa ;
- Le sac à main qui contient l'argent de maman ;
- Une famille sans maison n'a pas de sens ;
- La nourriture qu'ils viennent d'acheter ;
- Je montre comment maman vendait ;
- Le mortier pour piller le pondu ;
- Maman conduit sa voiture ;
- Le drapeau pour signifier l'unité du pays.

Par ailleurs, sur les vingt-sept objets dessinés en lieu et place de la famille, vingt-et-un soit 77,78% sont en rapport direct avec la nourriture. Ce tableau qui révèle la faim parmi la population enfantine n'est pas propre aux EDR. Il faille en conclure qu'il nous révèle une réalité que nous n'aimons pas voir et connaître, à savoir : nous avons à affaire à une population en permanence affamée. La population congolaise est sous-alimentée, malgré les apparences d'appartenir à une société bourgeoise chez les membres d'une certaine classe sociale (RDC, 2002).

Les enfants qui ont refusé de dessiner la famille avancent des raisons suivantes : « *je ne sais pas dessiner la famille ; c'est fatiguant à cause du nombre de personnages à dessiner ; je ne savais pas qu'il fallait réaliser une famille ; j'ai oublié qu'il fallait produire une famille* ». Mais que peut vouloir exprimer un enfant qui sait bien dessiner des oiseaux, des arbres fruitiers, les poissons,...et déclare ne pas savoir dessiner une famille ? Ces raisons, comme d'autres non reprises dans le cas d'espèce, pourraient être signe d'une véritable rupture avec la famille. Il s'agit là, nous paraît-il, des enfants qui n'ont pas vécu l'expérience affective de la famille. « *Dans tous les cas, il s'agit pour ces enfants d'éviter de dessiner « là où cela fait trop mal ».* Comme une carte de géographie indique par ses « blancs », les espaces vierges restant à explorer, le

dessin, par ses blancs lui aussi, nous indique les zones de souffrance à aborder (avec tact et la compétence requis). » (S. Baqué, 2000 : 114).

2.3. Type de familles réalisées

Tableau 2: Types de famille réalisés

Types	f	%
Famille réelle	124	53,22
Famille fictive	109	46,78
Total	233	100

L'échantillon s'est retrouvé amputé de quelques quarante-trois sujets qui ont préféré tracer autre chose que le dessin de famille. Sur les deux cents trente-trois familles produites, cent vingt-quatre sont réelles (53,22%) et cent neuf fictives, soit 46,78%. Il y a donc une supériorité numérique des familles réelles.

Nos sujets, en termes de famille réelle, ont essentiellement dessiné leurs familles d'origine pour signifier leur attachement à celles-ci ou pour dépeindre leur situation déstructurée par la pauvreté. Les autres familles produites (adoptives, amie, bienfaitrice, voisine et d'accueil) seraient celles qui les ont positivement marqués, soit par leur bienveillance, soit comme modèle à imiter. Au reste, on dénombre, dans la liste des spécificités de ce groupe, le fait qu'ils sont pour la plupart issus des familles nombreuses. Mais lorsqu'ils dessinent leurs familles d'origine, ils omettent certains enfants pour qu'elles paraissent moins nombreuses. Cela voudrait simplement dire qu'ils aspirent chacun à disposer d'une famille très restreinte afin d'avoir le moins d'ennui possible.

Cette même réalité transparait à travers la taille de cent et neuf familles imaginaires réalisées. C'est une façon implicite d'adhérer à la thèse de West et Farrington (P. Hanigan, 1990) selon laquelle une famille nombreuse (à partir de 4 et plus) est un des cinq facteurs prédictifs de la délinquance. En réalisant des familles imaginaires, les sujets ont opté pour des structures qui ne dépassent pas trois enfants. Pour eux, une famille idéale est celle qui a moins d'enfants.

2.4. Nature des familles réalisées

Tableau 3: Nature des familles

Réactions	f	%
Nucléaire	167	72,53
Monoparentale	29	12,45
Couple	18	7,73
Élargie	10	4,29
Orphelin	7	3
Total	233	100

Les sujets ont essentiellement dessiné des familles nucléaires, soit 72,53%. C'est peut-être là une façon de s'opposer à la solidarité africaine qui remplit nos maisons d'une multitude de personnages : parents, enfants, cousins, tantes, grands-parents, etc. Aujourd'hui, à voir comment fonctionne le monde, les parents ont tout intérêt à focaliser leurs efforts premièrement sur leurs propres rejetons. La promiscuité étant à la base de beaucoup de fléaux dont celui des EDR.

12,45% de ces dessins se rapportent à des familles monoparentales dont la plupart sont sans père. Ce serait le groupe des enfants bâtards ou ceux dont les pères sont soit décédés, soit divorcés ou séparés. En effet, en R.D.C., « environ une femme sur six et un homme sur vingt-cinq sont veufs, divorcés ou séparés » (RDC, 2002 : 52). Les entretiens engagés avec ces enfants ont aussi permis de comprendre que certains cas d'omission d'un parent sont volontaires. Ces omissions sont généralement l'œuvre des victimes du comportement peu responsable de ces parents. L'existence des pères insuffisamment paternels ou qui recourent à la maltraitance seraient un facteur à la base du phénomène "chegue" dans la ville-province de Kinshasa. Le fait d'omettre le père dans son dessin de famille est une façon de le culpabiliser et de le punir.

Une portion de 7,73% renvoie aux dessins de famille qui ne reprennent que les parents sur le champ pictural. Ce sont des familles qu'on pourrait aussi qualifier de "stériles". Il est possible qu'elles soient l'œuvre des EDR qui regrettent d'avoir quitté leurs parents.

Ce même tableau montre que 4,29% des familles réalisées sont élargies. Elles seraient produites par des enfants issus de tel type de famille. L'observation fortuite de la société congolaise montre que les foyers sont occupés, pour la plupart, non seulement par la famille nucléaire, mais aussi par les autres membres de la famille élargie. Ce qui gonfle inutilement nos ménages et les amène à atteindre « chacune une taille moyenne de 6,4 personnes pour un nombre moyen de deux chambres à coucher » (RDC, 2002 : 44). Cette situation nous met en face d'une insécurité alimentaire élevée qui est un facteur de rupture d'avec la famille. Cette réaction pourrait aussi être celle des enfants qui, avant la fugue, ont vécu chez un des proches parents.

3% des familles réalisées par les sujets d'enquête ne reprennent que les enfants, les parents étant absents du champ graphique. Elles sont uniquement signées par des garçons qui auraient perdu

leurs parents dans la prime enfance. C'est le cas notamment des enfants victimes de guerre ou du virus de VIH/SIDA.

2.5. Valorisation

Tableau 4: Personnage placé à l'extrême gauche

Réactions	f	%
Père	105	45,06
Mère	67	28,76
Enfant	27	11,59
Sans indication	34	14,59
Total	233	100

Le père est plus souvent placé à l'extrême gauche (45,06%) que les autres membres du triangle familial (28,76% pour la mère et 11,56% pour les enfants). Un pourcentage quelque peu important de sujets (14,59%) ne sait pas quel personnage est placé à l'extrême gauche. Mais cette valorisation du père serait plus franche si cet échantillon comportait plus de "vrais" pères plutôt que des tuteurs. Écoutons, dans ce sens, ce que disent ceux qui ont tenté de valoriser le père : « *le père est le chef de famille ; il est le protecteur ; c'est lui le pourvoyeur ; papa est le responsable numéro un de la famille* ».

Tableau 5: Personnage dessiné en gras

Réactions	f	%
Père	94	40,34
Mère	103	44,21
Fils	3	1,29
Sans distinction	33	14,16
Total	233	100

Une fois de plus, aucun personnage n'est mis en exergue. Néanmoins, la mère s'est démarquée des autres avec un pourcentage un peu plus élevé (44,21%), suivie de peu par le père (40,34%).

Les quelques modes d'expression qui justifient cette position de la mère sont : « *c'est elle qui prépare ; elle mange beaucoup ; elle est grasse à cause de sa tenue vestimentaire ; elle attend famille ; les dames sont de nature grasse* ». Ces EDR ne sont pas loin de la réalité kinoise (^v). Lorsqu'on observe cette société, évidemment même avec des lunettes de profane, on est vite frappé par la taille des dames. La plupart d'entre elles sont grasses et/ou s'investissent pour l'être. A cause de cela, on a forgé des slogans comme "*Mwasi mwasi nzoto*" (^{vi}). C'est devenu synonyme de beauté et même de santé. Il y en a même qui confondent obésité et santé. Ce phénomène est aussi lié à des mauvaises pratiques de certaines sidéennes. Pour camoufler leur situation et/ou prouver à leurs potentiels cavaliers-amants qu'ils ne risquent rien de sortir avec elles, ces malades du SIDA s'engraissent et enflent leurs rondeurs, même à coup des produits pharmaceutiques.

Sur le plan global, la mère est le personnage le plus dessiné en gras. Mais lors qu'on considère les réactions par rapport au sexe, cela ne se confirme pas. Chaque sujet, par exemple, a tendance à grossir le personnage de son sexe.

Cette valorisation de la mère de manière indistincte ne constitue nullement un fait isolé dans la société congolaise. Le recours à la mère comme refuge ultime devant les difficultés de tous genres se traduit par l'exclamation : « *maman nakufi* » – entendez « *Ma chère mère, je me meurs* ». On sait que la mère n'a pas le pouvoir d'arrêter la mort si réellement elle se pointe à la porte. Le besoin de consolation qu'éprouve l'individu dans la détresse ne peut être comblé que par la mère. Peu importe le régime matrimonial ou la lignée, peu importe l'âge et autres critères imaginables. Et souvent, les pères sont même jaloux de constater que tout le monde n'invoque que la mère de manière spontanée et récurrente.

Tableau 6 : Personnage placé au milieu

Réactions	f	%
Père	30	12,88
Mère	104	44,64
Fils	52	22,32
Sans indication	47	20,17
Total	233	100

Comme dans le tableau précédent, la mère est le personnage qui a bénéficié de beaucoup de crédit pour être placée au milieu (44,64%). Elle est suivie par le fils (22,32%) et le père (12,88%). Cette position de la mère est corroborée par des propos comme : « *c'est elle qui remplace Papa en cas d'absence ; elle vient immédiatement après Papa ; c'était juste pour la placer à côté de son mari ; elle est entre Papa et les enfants* ». La mère est placée au milieu non pas pour dire que c'est nécessairement elle la personne la plus valorisée, mais comme un trait

d'union entre le Père et les enfants. C'est donc elle, pour ces enfants en rupture, qui occupe la position médiane dans une famille.

La lecture minutieuse des tableaux 3, 4 et 5 montre que le père est valorisé une seule fois, soit 45,66%. Ce pourcentage paraît insignifiant, compte tenu du rôle que la société lui confère dans le triangle familial. La littérature tant profane que religieuse le présente comme « *autorité, législateur, puissance, force, norme, juge, intelligence ordonnatrice, distant, sévère, inébranlable, dynamique, il est celui qui apporte la clarté, qui oriente vers l'avenir, qui dirige, qui prend l'initiative, qui fait prendre conscience à l'enfant de sa petitesse, qui est source de prestation* » (A. Vergote, 1966 : 190). C'est donc lui qui pousse l'enfant à l'action, qui l'aide à se détacher de l'union confuse avec la mère de telle sorte qu'en se libérant il acquiert son autonomie et par là son identité. En dépit de ce faible pourcentage, le père reste le personnage important de la trinité familiale. Ce qui cadre bien avec la littérature scientifique. Réellement, pour « *l'enfant qui grandit, le personnage ou l'objet qu'il juge le plus important, lui donne une place primordiale, par exemple au centre de la famille, on le dessine en premier lieu à gauche de la feuille, projetant ainsi son amour* » (G. de Gans cité par F. Azia, 2002 : 60). Mais tel n'est pas le cas avec notre groupe. La mère paraît être le personnage qui réunit le plus de faveurs de ses rejetons.

On dénote ainsi une certaine dévalorisation du père au profit de la mère. Les dessins des filles confirment davantage cette assertion. En effet, à travers leurs dessins, les dimensions des enfants (taille, grosseur) étaient réduites par rapport à celles des parents, mais la mère était toujours en gras partout où elle apparaissait en première position, c'est-à-dire à l'extrême gauche. C'est dire que nos familles sont sous la coupe de la mère. C'est sa figure qui domine et c'est elle qui exerce le commandement dans la constellation familiale. C'est aussi elle qui ordonne de faire ceci ou cela, d'agir comme ceci ou comme cela, qui prescrit soit la conduite à tenir, soit la règle à suivre. Ceci rappelle une vérité universelle de l'existence humaine, rendue avec insistance par Freud selon laquelle la dépendance émotionnelle à l'égard de la mère ne connaît pas de fin, même si elle s'atténue par moment. Ces dessins étayaient bien les résultats de notre mémoire de DEA (2002) et d'une recherche menée dans le milieu universitaire congolais (Malanda Dem et Azia Dimbu, 1993). D'après celle-ci, en République Démocratique du Congo, alors Zaïre, quel que soit le régime matrimonial auquel on appartient (patrilinéaire ou matrilinéaire), on vit le « matriarcat psychologique ».

Ceci veut dire que dans la société congolaise, la mère est une mère-père, particulièrement pour les enfants exclus du foyer où la marâtre est le personnage principal (auteur de l'exclusion, de mauvais traitement...). En prenant la place et le rôle du père, elle a réussi à absorber tout le monde et à le maintenir dans l'infantilisme, à telle enseigne que pour aider ces enfants, il faut commencer par aider leurs mères. De ce fait, la figure à laquelle s'identifier n'est plus celle du père, mais plutôt celle de la mère. Dans un tel environnement, il est normal qu'apparaissent des fléaux sociaux du genre les "enfants de la rue", qui courent tous les risques de devenir des "hors-la-loi". Cela ne signifie pas que le père est méconnu. Bien au contraire, ces EDR reconnaissent son autorité mais préfèrent se confier à leurs mères.

3. Apports du questionnaire

Pour en présenter les résultats, nous respecterons l'ordre des questions.

Question 1. "*Libala esepelisaka yo ? Pona nini ?* " (Le mariage vous tente-t-il ? Justifiez votre réponse).

A cette question, les sujets d'enquête ont réagi comme suit :

Tableau 7: Perception du mariage

Réactions	f	%
Oui	191	69,93
Non	73	26,45
Sans réaction	12	3,62
Total	276	100

Comme on le voit, quelques individus n'ont aucun souci de mariage (3,62%). Certains, plus nombreux (26,45%), ont réagi négativement. Ils n'ont aucune perception de cette "institution divine". Mais, dans l'ensemble (69,93%), les sujets la perçoivent comme une chose à réaliser.

Ceux qui tiennent à fonder un foyer avancent entre autres comme arguments : « *papa et maman se sont aussi mariés ; toute grande personne doit se marier ; pour être heureux comme papa et maman ; pour avoir des rapports sexuels ; pour confondre les gens ; pour avoir des enfants ; pour honorer ma famille ; je ne serai stable qu'avec ma femme ; je donnerai à mes enfants ce que j'ai manqué dans l'enfance ; pour avoir des enfants qui pourraient m'aider dans l'avenir ; ce n'est pas bon de vivre seul* ». Les raisons avancées par les uns comme par les autres affirment leur attachement à la « première institution mise sur pied par Dieu », à savoir le mariage. Ils pensent que le mariage est un signe d'équilibre heureux. Le nombre élevé de oui à cette question signifierait que ce groupe d'enfants aimerait regagner le toit familial comme on pourra, une fois de plus, le constater au niveau de la question en rapport avec le retour en famille. En d'autres termes, il s'agit des enfants qui sont affectivement attachés à leurs familles d'origine.

Par contre, ceux qui détestent le mariage soutiennent leur argumentaire par des propos suivants : « *le mariage est pénible ; je ne voudrais pas être déçu comme ma mère ; après la mort de l'homme, l'épouse souffre beaucoup ; les hommes ne sont pas sérieux ; je suis encore petit ; certaines femmes sont des sorcières ; je n'ai pas d'argent ; j'aimerais aller au couvent ; j'ai connu des femmes méchantes ; je ne vois pas l'importance du mariage* ».

Ces raisons semblent être celles fournies par les enfants qui ont eu une mauvaise expérience avec leurs familles d'origine : discriminations de la part de la marâtre, difficultés financières atroces à la suite du décès du père, mauvais climat psychologique entre parents.

Les abstentionnistes seraient pour la plupart ceux qui ont quitté la famille dans la prime enfance ; ils n'ont pas eu l'occasion de voir comment fonctionne une « famille normale ».

De ce qui précède, nous pouvons dire que quel que soit le sexe ou l'âge, chacun de ces enfants tient à se marier. C'est là une illustration de plus qui atteste que la plupart de ces enfants ont quitté leurs maisons pour des motifs autres que le conflit familial.

Question 2. "Okobala mokolo nini ? " (A quand votre mariage ?)

Tableau 8: Moment propice pour se marier

Réactions	f	%
Quand je serai grand	156	56
Après mes études	78	28,89
Au temps fixé par Dieu	29	10,22
Quand j'aurai suffisamment de moyens	13	4,89
Total	276	100

Ont répondu à cette question même ceux qui ont précédemment feint de ne pas s'intéresser au mariage. Pour la plupart de ces enfants, le mariage est l'affaire des personnes adultes (56%). Juste pour dire que personne ne naît marié, on le devient. On commence par être un individu qui croît et atteint un certain niveau de maturité biologique, psychologique et sociale. Cette maturité est le critère selon lequel on est conscient des exigences de la vie et de la communauté humaine vis-à-vis du sexe auquel on appartient. Sachant qu'on est capable de procréer et d'humaniser sa progéniture, on fait le choix de partenaire. On se lie à ce dernier par le mariage : une relation spéciale naît entre les deux et elle est une relation efficace, en cela qu'elle modifie profondément la vie et le comportement de deux partenaires. Tous deux reçoivent un qualificatif nouveau : l'homme devient "mari ou époux" et la femme devient "épouse". En français, et dans beaucoup d'autres langues, elle devient "Madame" et cesse ainsi d'être "Mademoiselle".

Une partie de l'échantillon conditionne le mariage par la fin de leurs études (28,89%), une autre voie d'humanisation de la personne humaine. D'autres, par contre, pensent que c'est Dieu qui a le dernier mot (10,22%) et/ou attendent jusqu'à ce qu'ils aient réuni suffisamment de moyens (4,89%). Le pourcentage important de ceux qui attendent tout de Dieu participe au groupe qui détruit le pays, car depuis un temps, l'oisiveté a élu domicile à Kinshasa. Cet attentisme n'est pas seulement manifesté à propos du mariage, mais à propos de toute question nécessitant

l'engagement personnel à l'effort pour la production et le développement du pays. Certains croient encore à la manne qui devra tomber incessamment. On ne raisonne qu'en termes de « Nzambe akosala », entendez, « Dieu pourvoira ».

Question 3. "Okosepela mokolo mosusu kozonga libela na libota na bino? Pona nini? " (Souhaiteriez-vous, un jour, regagner définitivement votre famille d'origine ? Pourquoi ?)

Nous posons une telle question, parce qu' « *il arrive un moment où le jeune ne trouve plus de sens dans la vie de rue, ce qui l'amène à remettre en question ce mode de vie. Dans cette remise en question, le temps joue un rôle central. Tout d'abord, le temps permet au jeune d'apprendre, de murir, c'est-à-dire d'être conscient de ses attentes et des possibilités qui existent pour les satisfaire. Mais il y a le revers de la médaille : avec l'écoulement du temps, le jeune s'use, il s'épuise, il se lasse. Épuisé par les exigences d'un mode de vie basé sur la survie et lassé des plaisirs de la rue, le jeune va être amené à réévaluer son rapport avec la rue...A cela s'ajoute une notion culturelle du temps qui passe, qui fait du rapport avec la rue une affaire de génération. Il arrive un moment où l' « ancienne génération » des jeunes de la rue doit céder la place à la nouvelle. » (A. Colombo, 2001 : 142).*

Cela étant, les réactions à notre interrogation vont dans trois directions différentes, comme l'illustre le tableau ci-après :

Tableau 9: Désir de retour en famille

Réactions	F	%
Oui	174	63,04
Non	69	25,00
Sans réaction	33	11,96
Total	276	100

Ce tableau atteste que l'écrasante majorité des EDR (63,04%), du moins ceux qui ont fait l'objet de nos investigations, est disposée à regagner définitivement leurs familles d'origine. « *Une telle réflexion part du principe que la rue n'est pas une situation figée et que l'exclusion ou la marginalité ne sont pas un état, mais, pour la plupart, une situation transitoire dans une histoire de vie. Être jeune de la rue n'est en ce sens pas une condition définitive, mais bien une circonstance de vie vécue de manière temporaire.* » (A. Colombo, 2001 : 5). Les quelques modes d'expressions qui soutiennent cette proposition sont les suivants : « *je dois rentrer, aider ma famille qui souffre ; il y a plus de sécurité à la maison qu'ici ; on ne me laissera jamais passer toute ma vie ici ; ce sont mes géniteurs ; je dois me marier entre les mains de mes parents ; je crains de consommer n'importe quoi ici ; il n'y a aucun problème entre ma famille et moi ; j'aime bien revoir mes parents et eux aussi m'aiment ; je vais aller revivre la joie dans ma famille ; ici, on ne m'aime vraiment pas ; ici, je fais souvent l'objet de bastonnade* ».

Comme on peut le constater, plusieurs raisons justifient l'engagement de nos EDR à regagner définitivement leurs familles. Les plus fortes sont notamment la volonté de : revoir ses parents qu'on chérit et qui sont disposés à les accueillir et à les secourir ; aider ses parents qui broient du noir ; quitter la rue ou les foyers d'hébergement dans la mesure où ils n'accordent aucune garantie de sécurité.

Nous pouvons affirmer, partant de ces réactions, que ces enfants continuent à se sentir membres à part entière de leurs familles d'origine. Cela, quel que soit le facteur qui les a obligés à se fixer dans la rue. Ce groupe d'enfants est celui qui a le mieux compris que la famille, mieux les parents restent le premier facteur de socialisation de l'enfant. En effet, pour que celui-ci soit une personnalité équilibrée et épanouie, il a besoin de l'autorité du père et de la tendresse de la mère. Car rien au monde – les discours des enquêtés le prouvent – ne peut remplacer valablement la famille. En dépit de tous les ingrédients que la rue et les structures peuvent leur offrir, ils réalisent que l'identité véritable ne s'acquiert qu'au sein de la famille. Ainsi, cette volonté manifeste de regagner pour de bon le toit familial prouve à suffisance que ces enfants ont une image positive de leurs familles d'origine.

Toutefois, la lecture de ce même tableau nous montre que 25% de ces sujets d'enquête se sentent frustrés de regagner définitivement leur bercail. Soutenant leur position par des propos comme : « *ici, j'étudie gratuitement ; je ne voudrais plus que la marâtre me persécute ; nous souffrons beaucoup en famille ; la Révérende sœur risque de se fâcher contre moi ; je n'ai plus de parents ; ma famille est présentée comme sorcière ; papa m'avait interdit de retourner en famille ; mon père est trop méchant ; ici, je vis très bien ; mes cousins et nièces m'ont toujours maltraité ; je n'ai plus de cordonnées de ma famille ; j'ai peur de vivre le calvaire d'autrefois* ». En parcourant ces quelques réactions, nous nous rendons compte que les justifications des enquêtés peuvent se résumer au mauvais traitement infligé aux enfants par certains membres de famille. Certains enfants devenus orphelins ne savent pas dans quelles familles retourner. D'autres encore sont tellement attachés à la personne du responsable de la structure qu'ils ont peur de s'en désolidariser.

Comme on peut le remarquer, il y a ici principalement deux groupes différents des EDR qui refusent de regagner leurs familles. Le premier groupe est attaché à sa famille, mais ne sait pas revenir aux bons sentiments simplement. A la base se pose soit un problème d'aliénation affective, soit parce que voulant d'abord bénéficier des faveurs qu'offrent certaines Organisations Non Gouvernementales, notamment la gratuité de l'enseignement. Le second groupe est celui qui a vécu une mauvaise expérience en famille. C'est le cas notamment des familles anonymes où le dialogue est absent, sinon pour agresser verbalement l'enfant.

11,96% des enfants ont préféré observer le mutisme, apparemment par amertume. Ils doivent avoir quitté leurs familles avec des blessures intérieures à telle enseigne que leur en parler remue le couteau dans la plaie.

Question 4. "*Okani kozonga libela na libota na bino mokolo nini ?*" (A quand ce retour définitif en famille ?)

Les réponses qui sont les plus revenues dans le discours des enquêtés peuvent se résumer en ceci : "*je regagnerais définitivement ma famille : à l'âge adulte ; à la fin de mes études ; à la*

suite de la demande de ma famille ; quand j'apprendrai que ma marâtre est morte ; n'importe quand ; le plus tôt possible ; quand Dieu voudra ; quand papa aura acheté une maison ; pendant les vacances ; quand le prêtre (la révérende) le voudra".

A travers ces réponses, nous constatons que beaucoup d'enfants de cet échantillon sont disposés à regagner leurs familles respectives dès la première occasion offerte. Les facteurs qui avaient milité à les en éloigner, le séjour dans la rue, les bonnes conditions offertes par les structures d'accueil, tout cela n'a pas terni l'image positive de la famille qui continue d'attirer les EDR de cet échantillon. Ceci constitue un élément positif sur lequel on peut fonder espoir de la récupération des EDR. Pourvu que l'on trouve des intentions favorables à leur accueil dans leurs familles. Ce qui reste une question non abordée dans la présente étude.

4. Un témoignage

La conclusion tirée de la question sur la famille semble étonner. Alors que l'on soupçonne les EDR d'avoir rompu tout lien avec la famille, l'entretien avec eux vient de révéler qu'il n'en est rien. Nombreux sont ceux qui n'attendent que la première opportunité pour réintégrer leurs familles. Non pas pour fuir les structures d'accueil – il n'en est nullement question, mais uniquement puisque la famille a du prix à leurs yeux, comme en témoigne l'attitude d'un des sujets d'enquête.

Mbangu (^{vii}) est un garçon de 12 ans. Il perd son père dans la prime enfance. Sa mère le confie à la garde de son jeune frère avant de s'embarquer pour l'Est du pays, parce qu'enrôlée dans la police. La pauvreté oblige l'oncle maternel, à son tour, à confier son petit neveu à un centre d'hébergement des EDR de la place. De là, il s'échappe pour se fixer dans la rue, précisément à la Place Victoire (^{viii}). C'est là que nous allons personnellement le rencontrer. Depuis lors – environ quatre ans – il est un des pensionnaires de la maison de Lemba gérée par l'AESD. Sa mère est revenue en 2007 nous voir dans le but de le récupérer. Impressionnée par la qualité de la prise en charge, elle décide de nous confier la garde de son fils. Effectivement, ce dernier vit dans une belle maison en étage, dite de deux types, à Lemba Terminus. Il possède sa chambre avec un bon matelas. Etudiant dans une des meilleures écoles privées de Lemba (Saint Cyprien), il a droit journalièrement à ses trois repas. Trois jours après le passage de sa mère, le petit Mbangu nous aborde pour demander qu'on trouve un emploi pour sa chère maman. Son souci de résoudre le problème familial se traduit aussi par cette démarche qui prouve à suffisance son attachement à la famille.

Conclusion

Cet article a permis d'examiner le genre des rapports que les EDR entretiennent avec leurs familles d'origine. Le dessin de famille a été la première épreuve. Il a révélé une image positive de la famille dans le chef de tous les sujets. Hormis une infime minorité qui a remis des papiers vierges, tout le monde a répondu favorablement aux attentes allant même au-delà des consignes en produisant la famille et autre chose dans le sens de l'enrichissement. C'est surtout les biens qui sont intimement liés à la famille tels qu'un domicile et des ustensiles.

Plus surprenant encore est le fait que plus de la moitié de sujets ont reproduit une famille réelle dans laquelle ils identifient les personnages. Avec cette identification, ils ont également affiché leur échelle de valeur sur le personnage le plus important de la famille à leurs yeux. La recherche, à ce niveau, rejoint celle menée en DEA (Azia Dimbu, F., 2002) : la mère est la personne la plus valorisée.

La deuxième épreuve était le questionnaire, toujours en rapport avec la famille, le projet personnel de fonder un foyer et de retourner vivre en famille avant qu'un témoignage vienne corroborer nos constats.

Ceux qui ne font aucun cas du mariage ne représentent que 3,62 %. Le reste de l'échantillon s'est prononcé très majoritairement en faveur du mariage avec un pourcentage frisant la distinction à l'université : 69,93 % contre 26,45 % qui refusent le mariage pour en avoir gardé une image vraisemblablement sombre.

Les épreuves relatives à la famille démontrent donc qu'il y a un lien social profond entre ces EDR et leurs familles respectives, mais masqué par leur présence dans la rue. C'est par amour pour leurs familles qu'ils se sacrifient jusqu'à se retrouver de façon permanente dans la rue. On dirait qu'en Afrique, pour sauver sa famille l'enfant est capable d'un grand sacrifice. C'est dire que derrière ces enfants de la rue, il y a une valeur africaine qu'on semble ignorer : l'abnégation.

Ces enfants ont opté pour la rue à la recherche de quoi subvenir aux besoins de leurs familles. On dirait que le raisonnement était le suivant : « je vais dans la rue chercher ce que nous manquons en famille et j'y retournerai dès que je l'aurai reçu ». Ce qui confirme qu'ils n'ont pas affectivement rompu avec leurs familles, contrairement au stéréotype kinois.

Voilà une des raisons qui nous a poussées à les qualifier d'enfants martyrs. Ces enfants ont un projet de vie, des défis à relever. C'est pourquoi, il est donc de bon ton que nous puissions les accompagner en leur donnant mille raisons d'espérer et de vivre.

En effet, ils n'ont pas affectivement rompu avec leurs familles. Car, fondamentalement, la majorité lui est restée attachée, la rupture n'étant que de façade. A la vue de tous leurs travaux dans lesquels ils se sont projetés, la structure de leur personnalité laisse voir un fond psychique demeuré sain. Par conséquent, on peut fonder espoir de pouvoir les réunifier en famille, pourvu que celle-ci soit au préalable « soignée ».

De ce qui précède, le mal que nous craignons, ce ne sont pas tant les EDR, mais plutôt la détérioration des conditions socioéconomiques du pays qui fait qu'il y ait, dans le chef de ces enfants, culpabilisation des parents et besoin de nourriture et de sécurité.

Notes

ⁱ Professeur à l'Université Pédagogique Nationale (RDC) et Initiateur d'une ASBL de protection sociale des enfants de la rue dénommée "Aide aux Enfants en Situation Difficile" (AESD)

ⁱⁱ La deuxième République couvre la période allant de 1965 à 1997. Il s'agit de l'histoire moderne de la République démocratique du Congo.

ⁱⁱⁱ Vocabulaire largement utilisé à Kinshasa pour identifier les enfants de la rue (EDR). Il est possible par ailleurs de trouver, dans certains documents, *shege* à la place de *chegue*. A ce sujet, cfr Azia et *al.* (2009) pour la discussion sémantique. Au reste, les enfants de la rue à Kinshasa comme partout ailleurs sont principalement des deux ordres : ceux du milieu ouvert (vivant en divagation) ainsi que ceux du milieu fermé. Ces derniers – qui ont fait l'objet de nos investigations – sont en instance de resocialisation grâce à certaines ASBL qui les ont placés en hébergement transitoire.

^{iv} Pour ce faire, nous remettons à chaque sujet un papier duplicateur A4 vierge, un crayon, une gomme et un paquet de crayons en couleurs.

^v Habitants de la ville de Kinshasa, capitale du Congo démocratique,

^{vi} Juste pour dire « une belle femme, c'est celle qui a une belle paire de fesses qui frise la stéatopygie ».

^{vii} Par souci d'anonymat, Mbangu est un nom d'emprunt.

^{viii} C'est là qu'on trouve un grand foyer des enfants de la rue en divagation.

BIBLIOGRAPHIE

AZIA DIMBU F., *Les enfants de la rue à Kinshasa. Une étude psychologique du phénomène par une approche projective*, Mémoire de DEA inédit, Université Marien Ngouabi, 2002.

AZIA DIMBU F. et al, *Enfants de la rue : chegue ou shege*, Document de travail n°1, 2009.

BAQUE S. , *Dessins et destins d'enfants jours après nuit*, Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives, 2000.

COLOMBO A., *Sortir de la rue. Analyse du processus de changement de mode de vie chez les jeunes de la rue à Montréal*, Mémoire de Licence inédit, Université de Fribourg, 2001.

DEBIENNE M.-C., *Le dessin chez l'enfant*, Paris: PUF, 1968.

HANIGAN P., *La jeunesse en difficulté*, Québec : Presses de l'Université du Québec, 1990.

KOCH C., *Le test de l'arbre*, Lyon:Vitte, 1964.

LAFON R., *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris : PUF, 1969.

MALANDA DEM, AZIA DIMBU F., *Image du père chez les étudiants de l'IPN, R.P.A, Vol X, n° spécial*, 1993.

R.D.C. , *Enquête nationale sur la situation des enfants et des femmes MICS2/2001. Rapport d'analyse*, Kinshasa, 2002.

VERGOTE A. , *Psychologie religieuse*, Bruxelles: Dessart, 1966.

WIDLOCHER D. , *L'interprétation des dessins d'enfants*, Bruxelles: Dessart, 1965.

Resumen

Este artículo ha permitido examinar el tipo de relación que los niños de la calle mantienen con sus familias de origen. El estudio pretende demostrar que los niños de la calle, por lo menos, aquellos que pertenecen a la muestra recogida, de hecho, no han roto afectivamente con su familia. Fundamentalmente, la mayoría continua liada a ella, la ruptura es sólo aparente.

Palabras-clave: niños de la calle, ruptura, afectividad

Abstract

This article has examined the relationship between the street children and their families. The study aims to show that the street children, at least those belonging to this sample, in fact, not emotional broke with the family. Basically, the majority still linked to it, the break is only apparent.

Key-words: street children, rupture, affectivity.

Resumo

Este artigo permitiu examinar o tipo de relação que as crianças de rua mantêm com as suas famílias de origem. O estudo pretende demonstrar que as crianças de rua, pelo menos aquelas que pertencem à amostra recolhida, de facto, não romperam afectivamente com a família. Fundamentalmente, a maioria continua-lhe ligada, a ruptura sendo apenas aparente.

Palavras-chave: crianças de rua, ruptura, afectividade.